

Marie LE FRANC,

Hélien, fils des Bois [1930]

Presses de l'université de
Québec, 2011.

XXIX

Hélien Le Touzel était au lac Vert. Elle voulut aller à lui pour lui faire ses adieux. Il était venu tant de fois à elle. Elle n'avait, pour le remercier, que le moyen de cette visite. Il lui semblait qu'en allant à sa rencontre elle le verrait sous une lumière différente. Peut-être lui apparaîtrait-il comme un personnage nouveau, sur qui elle aurait une impression nette.

Elle amarra son bateau à l'entrée du trail, et tout de suite elle sut qu'elle pénétrait dans un domaine où la volonté des hommes compte peu. Sa démarche prenait une gravité qu'elle n'avait pas prévue.

La forêt était triste, lasse, couchée sur ses fûts puissants et dépouillés, et donnait l'impression d'être tournée vers ceux qui venaient à elle. Les collines dégarnies faisaient songer à une mer sans cesse houleuse. Les feuilles qu'on écrasait sous le pied rendaient le son de gros sable qu'on déplace en marchant. L'esprit n'avait plus de centre : il était attiré malgré lui dans toutes les directions, dispersé comme mille brindilles par le vent. Il partait et ne savait plus revenir. Il subissait la fatalité de la forêt, son vertige spécial.

HÉLIER, FILS DES BOIS

Elle aperçut Hélien avant qu'il ne soupçonnât sa présence. Il était debout, le dos tourné à sa hutte. Qu'est-ce qu'il regardait?

Car il regardait quelque chose. Il n'était même que cela : un homme qui regardait. Navigateur calme, perdu dans l'enchevêtrement des houles, il ne se différenciait de ce que l'entourait que par cette intensité à regarder. Tout le corps servait de soutien à la tête, et la tête n'avait d'autre usage que de contenir le regard. Il y avait quelque chose de grand et d'étrange dans l'apparition de cet homme solitaire qui regardait ainsi, fixement, la forêt. Ou plutôt, il la dominait du regard. Son regard glissait au-dessus d'elle.

L'immobilité procède, comme le mouvement, d'un agencement secret des muscles, mais son art est plus difficile. Elle est directement soumise à l'esprit, domine les réflexes. Elle est aussi variée que le mouvement. La peur, l'attente, la méditation, la fatigue, le désir ont leur immobilité propre.

Celle de Hélien n'était pas une immobilité ramassée sur elle-même. Elle ressemblait à l'inertie de l'arbre, qui est suggestive de vie. Elle était noble, elle s'élevait en hauteur. Les muscles étaient aussi lisses que des fuseaux. Le corps évoquait une tour qui surveillait l'espace.

Il apparut aux yeux de Julienne plus grand que la forêt, plus puissant qu'elle. Toute la forêt se réduisait à une ombre, à un feuillage irréel, à une ébauche d'être qui ne parvenait pas à se réaliser. L'homme fut au premier plan.

Il se croyait seul. Il ignorait qu'un autre regard était là, à le guetter. Et cependant, il demeurait debout, attentif. La nuit qui venait refusait de le confondre avec la forêt. Car la nuit,

HÉLIER, FILS DES BOIS

que l'on croit aveugle, arrive pour les subtiles distinctions. Il jaillissait de la terre, il prêtait ses épaules au ciel faiblissant qui retombait autour de lui comme les plis d'une tente. Mais il avait, de plus que les arbres, le regard. Il donnait la curieuse impression de mettre une distance entre lui et eux, et de leur faire face. Ceux-ci, même les plus gros, reculaient, n'apparaissaient plus que comme des traits d'un fusain fuligineux, en présence de cet homme. Lui avait subitement grandi, en même temps qu'il s'était aminci. Ses épaules étaient tombantes, ses bras pendaient vers la terre, on l'eût dit placé devant un miroir déformant qui l'étirait en longueur.

Julienne le reconnaissait à peine. Contrairement à son habitude, il portait un chapeau qui le faisait paraître encore plus grand, un feutre mou, noir, qu'il avait placé sur le sommet de sa tête et tiré sur ses yeux, peut-être pour protéger cet extraordinaire, ce silencieux regard.

Qu'était-ce que ce regard? Une attente? Une prière? Une domination? On n'en savait rien. Ce n'était pas un regard d'homme de proie ou de guet. Hélien ne portait plus de carabine à son épaule. Il l'avait placée dans un coin, loin de lui. L'heure était désarmée. Le silence était profond : nulle bête nocturne ne se faisait entendre. Il eût dû être à l'intérieur de la cabane, occupé aux préparatifs du souper, ou, s'il avait fini son repas, c'était le moment de venir s'asseoir sur la chaise berçante et de fumer une pipe, le visage songeur et apaisé, en comptant les prises de la journée ou en méditant celles du lendemain.

Mais il n'y avait pas de calcul sur ce visage. Il n'y avait que de l'immobilité, un étirement presque ligneux des traits, qui

présentaient le luisant hermétique de l'écorce. Le regard brillait, doux et renforcé, à la façon d'un regard d'oiseau de nuit, ou d'une lanterne d'orage. Cette face sans desseins et sans souvenirs était grandiose, pareille à une forêt qui aurait effacé ses trails et redevenait lisse, soudée, d'un seul mystère. Rien ne soutenait cet homme. Il ne tirait sa grandeur que du fait d'être homme. La buée de la civilisation n'irradiait pas autour de lui. Il n'avait rien de lumineux. Il n'empruntait rien. Il était là, ainsi qu'un tronc ébranlé par la foudre, droit, sombre, dense, distinct. La foudre choisit les arbres les plus forts et les dénude jusqu'à la carcasse pour rendre plus saisissante une force que noyaient les détails. La solitude choisissait cet homme et le frappait comme la foudre. Il ne chancelait pas : il s'était seulement dépouillé. Elle l'avait paralysé, comme si elle eût voulu l'immobiliser dans le grand moment, le couler dans l'immortalité d'une pose. La nuit faisait un vide autour de lui, une brûlure noire qui s'étendait en cercle à ses pieds et le séparait de la forêt. Il tirait une beauté tragique du fait d'être seul. Car solitude signifie, rigoureusement, un. Si, aux côtés de l'homme qu'elle a choisi, en surgit un autre, c'est qu'elle a maladroitement manié l'éclair ou la hache, petitement fait la besogne, qu'elle a fendu l'arbre, et qu'il n'y a plus qu'un géant réduit à deux éclisses impuissantes, une force qui ne peut plus se rejoindre. Dans la solitude à deux, il en est toujours un qui diminue l'autre, qui le divise, qui donne à sa réalité une ombre.

Qu'est-ce qu'il regardait ? On n'osait intervenir, rompre l'enchantement, fouiller le mystère, surprendre dans ce regard l'explication de cet homme. On hésitait à frapper de la voix sa stature. On avait peur de l'obliger à se retourner, à abattre son

[258]

Il y avait entre eux pire que des marécages infranchissables. Les sensibilités différentes créaient deux sangs. Elle apportait avec elle un limon d'inquiétudes, le pus de civilisations malades, l'odeur de peuples mêlés sur la même litière. Elle apportait le déséquilibre entre un cœur et un cerveau. Celui-ci était une mauvaise machine qui ne fournissait pas à l'autre le bonheur qu'il lui demandait. Elle apportait ce goût de rêverie funèbre qui demeure à ceux qui ont perdu le goût de l'action, et qui ressemble à la rêverie à laquelle un vivant se laisse aller en veillant un mort.

Il lui sembla que cet homme n'aurait pas de fin. Il s'enfoncerait dans la terre comme une racine, il se confondrait comme un feuillage avec la forêt. La mort le recouvrerait lentement d'ombre, de lassitude, de repos, d'un humeur de paix. Il serait pris dans le grand bercement, dans le contentement suprême. Il serait une voix de plus, un soupir ajouté aux autres, un murmure. Il reviendrait converser avec les vivants, leur faire entendre son appel clair dans les méandres des pistes, les attirer malgré eux, vaincre leurs prudences mesurées, leurs craintes pusillanimes. Peut-être qu'une fois anéanti dans le sein de la forêt lui enseignerait-il le secret de l'homme. Il apprendrait par en dessous, aux dieux des lacs, à le comprendre. Car les lacs restaient froids, profonds, distants de l'homme. Il créerait le trait d'union spirituel, il tisserait la trame d'amour.

Il n'avait besoin de personne. Hélier, fils des bois, se suffisait. Il avait la force de ses muscles, le plaisir de porter sur son épaule son fusil, son canoë, un chevreuil, celui d'allumer un feu et de bâtir une hutte. La savane lui offrait à tout moment des motifs de déployer ses qualités d'homme. Il ne se passait pas de jour

[260]

regard. La forêt et lui étaient présentement deux forces face à face, équilibrées on ne savait par quel prodige. Le paysage portait au bout de ses poings noircis ces deux masses : l'homme et la forêt, l'un et l'autre debout.

On ne pouvait deviner ce qu'exprimait ce regard, mais on en mesurait la longueur. La longueur de ce regard faisait la grandeur de cette silhouette. Le solitaire ne surveillait pas à ses pieds le cercle de la nuit rongé et noircissant les herbes. On voyait, au port de la tête rejetée en arrière, qu'il regardait au loin. Il regardait dans le temps plutôt que dans l'espace. La forêt prenait une apparence de houle marine. Le regard la gouvernait au-dessus des obstacles. Il était plus agile qu'un chevreuil à travers les branchages entrecroisés. Il s'efforçait de trouver et de rejoindre. Il cherchait quelque chose qui n'était ni une clairière, ni un ruban d'eau ou de ciel, et qui cependant leur ressemblait. L'homme se débarrassait, avant de dormir, du taillis de la journée.

Une jeune fille effrayée s'arrêta au bord de ce regard, à son envers, à l'ombre qu'il laissait par derrière lui. Elle n'eut plus de courage. Une faiblesse s'empara d'elle, semblable à celle qu'elle avait ressentie quand le cercle où elle était enfermée menaçait de devenir mortel. Elle douta qu'elle fût de la même espèce que cet homme, que le même sang, couleur de sève, courût dans ses veines. Elle envia son immobilité, qui n'était qu'une communion.

Elle eût voulu humer sur son propre corps l'odeur de terre et de feuillages qui devait se dégager de lui.

[259]

où il n'eût éprouvé l'ivresse de vaincre et la gratitude d'être exaucé ; montré sa prudence, mérité le repos que la forêt lui accordait. Elle était sa maison, son atelier, son terrain de sports, sa science, sa récompense. Bref, elle représentait dans la vie *celle qu'il connaissait le mieux*.

Qu'est-ce que Julienne venait faire là ? Hélier des bois se souciait bien d'elle ! Il était une réalisation fantastique de la forêt, un héros de légende nordique, homme-enfant, homme-dieu, une grande face criblée d'un grand rire, une joie physique, des désirs, des appétits. Peut-être l'amour n'était-il chez lui qu'un besoin du même ordre.

Par intervalles, elle essayait de rappeler à elle son sang-froid, de rétablir la réalité. *Elle venait simplement faire une visite d'adieu à Hélier des bois*. Mais la forêt jetait tout de suite à bas cette construction féminine, dépouillait son geste de l'explication qu'elle tentait de lui donner. Il y a une heure, cette visite était la chose la plus naturelle du monde. Mais c'était le pouvoir de la forêt de transformer ces choses naturelles en événements significatifs.

Elle ne réussissait pas à se replacer dans le temps : ce qui l'entourait n'avait pas d'âge. Elle n'était plus libre de limiter ses desseins. Ils avaient en elle une racine profonde, et hors d'elle une frondaison qu'elle ne pouvait atteindre. Sa personnalité s'agrandissait, cercle après cercle, et en s'agrandissant lui échappait. Elle n'en voyait que les bords. Elle ne pourrait y pénétrer que graduellement. Son passé lui parut un épisode, et Renaud Saint-Cyr un incident. Tout cela était demeuré en arrière d'elle, sur la rive du lac, ainsi qu'une dépouille de noyé. Sa vie avait eu

[261]

jusqu'à présent un cours uni, tracé par d'autres. Brusquement, elle avait un sursaut d'indépendance, déviait, se jetait dans la savane, parmi les pierres et les ombres.

La forêt continuait par-dessus sa tête son geste de fileuse, rattachait les siècles aux siècles. Les gestes individuels ne comptaient plus. Il n'y avait plus qu'une humanité solidaire dont la grande voix résonnait dans l'artère creuse de la forêt. Elle parvenait à se rejoindre. Les distances diminuaient, se pliaient sur elles-mêmes comme des étoffes.

Peut-être bien que Julienne se reniait, mais pour quelque chose de plus grand qu'elle. Peut-être qu'elle ne bâtissait qu'un échafaudage suspendu entre les colonnes des arbres, mais le ciel était au-dessus.

Elle fermait l'oreille aux commentaires que lui chuchotait sa pusillanimité pour laisser ses actes s'animer et se défendre d'eux-mêmes. Il était encore temps de faire volte-face, de substituer le commandement du monde à celui de la forêt. Le monde eût approuvé... Julienne s'entêta contre le monde, dont les lois et les préjugés disparaissaient, ainsi que des accidents de terrain sous les plis épais du sol forestier. Elle s'enivra de sa victoire. Elle restait seule, avec son acharnement à aller de l'avant...

Ce n'était pas la première fois qu'une femme prenait parti contre le monde et décidait de sa destinée, mais le plus souvent en vase clos, à l'abri d'une chambre, d'une ville, à l'abri d'elle-même.

Ici, elle n'avait pas à se cacher. Les arbres distribuaient une infinité d'approbations.

[262]

HÉLIER, FILS DES BOIS

des arbres. Il cherchait une orientation. Il avait peur de ramener son regard autour de lui pour constater qu'il était seul, que le feu s'était éteint, qu'il lancerait en vain un cri d'appel. La cabane, derrière lui, ne formait plus qu'une tache noire. Il n'avait aucune envie d'aller dormir.

Un léger bruit sur les feuilles le fit se retourner. Il pensa à l'apparition qu'il avait eue, quelques mois plus tôt, sur la route du Tremblant, à la tombée de la nuit, d'une femme jeune, mince, ployante, vêtue d'une cape au col de fourrure claire, d'où se dégageait un bras nu.

Il n'appela pas. Il ne fit pas un geste pour l'encourager. La vie s'arrangeait suivant un ordre nouveau, redoutable, où l'homme n'avait pas le droit d'intervenir. Elle faisait un premier pas sur un pont étroit et tremblant. C'eût été folie, à ce moment, de jeter un cri d'avertissement. Il ne fallait pas lever le bras vers Julienne ainsi qu'il braquait son fusil pour abattre à la course le chevreuil. Il demeura debout, sous une pesante immobilité. Son inertie ressemblait à la mousse qui recouvre le tronc des arbres, du côté de l'ombre et du froid. Il la sentait lui glacer le dos, les flancs. Si l'apparition allait cesser d'avancer...

Il ramena son regard des lointains. Car les lointains venaient de répondre. Il n'avait osé formuler un désir. Il avait laissé à l'espace le soin de l'agréger. Et l'espace lui renvoyait doucement, lentement, cette vision. Elle venait vers lui, en donnant la sensation de flotter, comme tout ce qui traverse l'espace, de tracer un chemin qui suivait la courbe du ciel.

Il n'y avait plus, entre Julienne et lui, qu'une savane recouverte de framboisiers sauvages. Elle s'y enfonça jusqu'à la taille.

[264]

Héliel regardait toujours. Et ce n'était pas la forêt qu'il regardait. Celle-ci avait disparu. Il avait dû, sur la vitre brouillée de l'espace, faire le geste de l'effacer avec sa grande main. Ses yeux de chasseur ne lui servaient plus à rien, et quoique ouverts sous le bord du chapeau abaissé, ils étaient devenus aveugles au monde extérieur. Ce qu'il étudiait avec cette persistance, c'était le lointain désir, l'ambition infinie qui ces derniers temps avaient sourdement miné leur voie en lui. Pour la première fois, la forêt ne représentait plus le contentement. Une silhouette inhabituelle se levait sur les pistes, lui échappait, et il n'osait même la poursuivre, tant il lui paraissait étrange qu'elle fût là. La présence de Julienne avait créé dans sa vie un sentiment de dimanche prolongé, irréel, immérité, de saison de miracle enclose entre les saisons ordinaires, superflue, qui avait détruit l'arrangement auquel il était habitué. Le souvenir de la jeune fille était une jouissance aussi instable que celle d'un été indien qui brûle les bois de novembre d'une flamme ardente et brève. Ce n'était plus lui qui se tenait à l'affût : il se sentait guetté, surveillé, exposé à un danger qu'il ne savait comment combattre, et son instinct lui commandait l'immobilité. Le danger était dans un absurde rêve qu'il ne fallait pas poursuivre. Pour la première fois, il s'était laissé surprendre : la hantise d'une femme s'était glissée dans ses veines ainsi que le poison d'une plante inconnue. Il s'arrêtait, hésitant, à un croisement de trails, retombant dans le cercle monotone de ses pensées. Il s'était lui aussi écarté. Et il ne fallait compter sur personne pour venir à son secours. Le dédale dans lequel il se perdait était trop loin des régions fréquentées. Il mettait en pratique le conseil donné à Julienne : il ne bougeait pas, il avait pris l'immobilité

[263]

HÉLIER, FILS DES BOIS

Elle s'avancait, les deux bras étendus, essayant de se frayer un passage. Elle chancelait comme si elle se fût sentie soulevée par la houle des verdure. Par moments, on ne voyait plus d'elle que la tête, le menton brun, dur, poli, arrondi à la façon d'une proue de canoë, les dents éclatantes, les magnifiques yeux noirs que défendaient les paupières à demi abaissées. Ses cheveux étaient séparés sur son front et tressés en deux nattes serrées, encadrant son visage.

Une lumière qui donnait le vertige, diffuse, d'un vert pâle, s'étendait au-dessus des broussailles, pareille à celle qui précède une aurore boréale. En nageuse qui sent venir un mol épuisement, elle tâchait de maintenir sa tête au-dessus de cette houle. Elle appelait mentalement Héliel à son secours, Héliel le guide, le passeur, esprit des eaux, dieu des forêts, celui qu'on invoquait au moment où l'on sombre. Elle remettait son sort entre ses mains. Elle ne le distinguait plus. Mais elle voyait le toit plat de l'habitation, au bord de la clairière, pareil à un ponton noir, carré, solidement ancré. Son regard s'y accrochait.

Quand elle eut traversé la savane, elle se trouva dans un sentier à découvert qui aboutissait à la hutte. Elle n'était plus qu'à quelques pas. Elle se rendit compte qu'elle apparaissait aux yeux de Héliel aussi nettement que nue. Elle eut conscience de son corps que rien ne protégeait plus. Elle se tenait droit, mais la terre vacillait sous elle. Il y avait devant la porte quelques marches, qui lui parurent hautes, énormes, contre lesquelles ses genoux butèrent. Elle n'avait pas la force de lever son regard au-dessus.

Deux mains la prirent sous les aisselles.

[265]

HÉLIER, FILS DES BOIS

Elle disait de sa voix balbutiante :

— Hélier des bois, je venais vous dire adieu...

L'homme recula un peu, s'appuya à un des poteaux qui soutenaient la galerie. Lui aussi eut une impression de vertige. Il avait peur de refermer trop brutalement les bras. Le souvenir du faon blessé dont il avait tenu le corps frémissant contre sa poitrine lui traversa l'esprit.

Par-dessus l'épaule de Julienne, il ouvrit les yeux, il regarda la forêt. Et la forêt pénétra son regard, se fondit en lui, l'épousa, le caressa, l'approuva, puis se referma dessus comme une paupière.

FIN